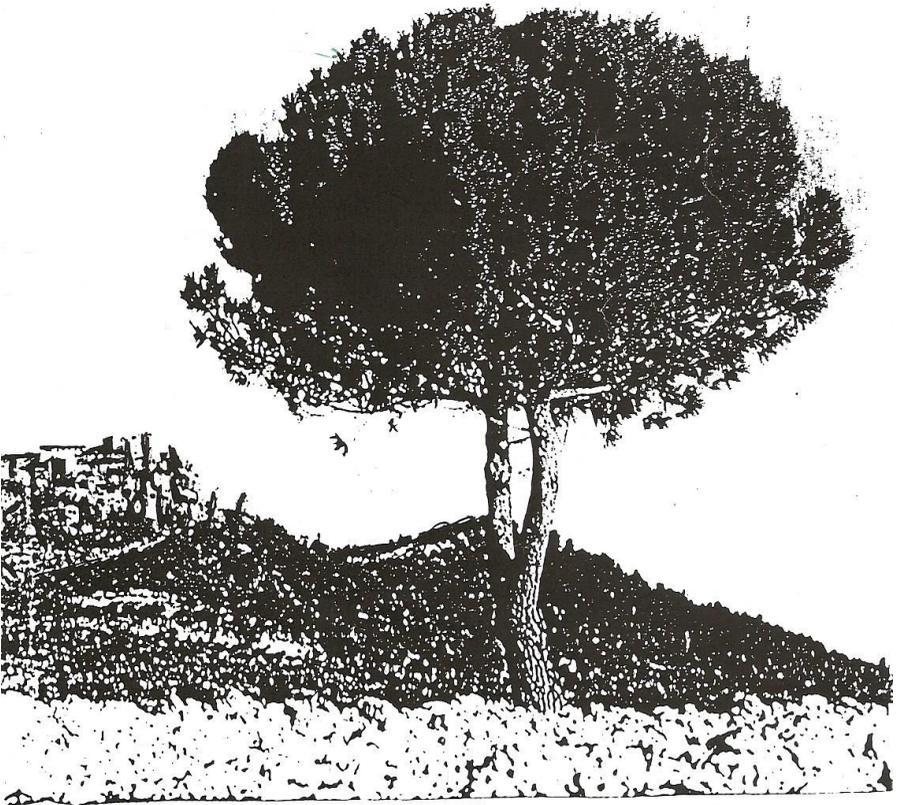


LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau

N° 21



SOCIÉTÉ

LE DUR ET LE MOU

Depuis un certain temps, logotypes, marques et symboles adoptent volontiers une esthétique nouvelle, troquant leur rigueur péremptoire contre la souplesse. Au prétexte de mettre l'identification d'un produit ou d'un service au goût du jour, Ton s'ingénie à *fluidifier* le graphisme, à arrondir les angles, à substituer la courbe au segment de droite; le trait jeté, tel le paraphe d'une signature, suggère la spontanéité, de préférence à la raideur prévisible d'une forme fermée ou géométrique.

De façon générale, la publicité manifeste aujourd'hui une allure désinvolte et ludique. Tout se passe comme si le chaland était convié à un grand jeu; la vie doit lui paraître facile, agréable, enjouée, voire primesautière. Il s'agit de toucher en lui l'individu singulier, son appétence d'optimisme, son souci de se distinguer et d'affirmer son autonomie; « Faites comme tout le monde, soyez-vous même! », insinue le prêt-à-penser du publicitaire, soumettant ainsi le client à un *double bind*, comme dirait G. Bateson, c'est-à-dire à une sollicitation contradictoire.

La fluidité du graphisme, l'allègement de la marque ou du symbole suggèrent les qualités analogues de la firme ou de l'entreprise, sa *culture*: sa faculté d'adaptation au changement, son aptitude à se couler dans les événements, à *surfer* sur l'actualité, bref, à épouser les aléas de son temps. Allègement et fluidité combien spécieux au demeurant! N'est-ce pas au nom de cette souplesse, de *la flexibilité* dont elle se prévaut, que la firme se restructure continûment et congédie son personnel, sans autre forme de procès ?

Jamais la concurrence entre marques n'a été aussi féroce, jamais la précarité de l'emploi aussi évidente, jamais la personne aussi ignorée. Une fois encore, tout se passe comme si l'apparence *soft* du logotype devait donner le change d'une économie dure et impitoyable. Comble de cynisme que de jouer d'une soi-disant transparence, de « feindre de feindre afin de mieux dissimuler », comme disait R. Tôpffer!

Jacques Monnier-Raball
Lausanne

ENSEIGNEMENT

FAIRE ALLIANCE

L

e professeur de français a commencé, il y a plusieurs mois, un travail sur la poésie. Elle sait qu'avec les élèves qu'elle a ce n'est pas chose facile : la poésie n'a pas bonne presse chez les lascars du collège et seules quelques filles osent parfois, fugacement, marquer leur intérêt. Pourtant elle ne s'est pas découragée et a multiplié les approches, les exercices, les jeux sur le langage. Maintenant, quelques-uns semblent accrochés et certains, à sa demande, ont rédigé de courts poèmes. Aujourd'hui, c'est le grand jour : ceux qui ont écrit des textes vont pouvoir les lire devant toute la classe. Un grand gaillard que l'enseignante a vu longuement auparavant, avec qui elle a travaillé la diction, qu'elle a patiemment rassuré, se lève : il s'apprête à lire ce qu'il a écrit. Il a sans doute très peur, mais s'efforce de ne rien laisser paraître. Alors qu'il va ouvrir la bouche, une voix étouffée, anonyme, s'élève du fond de la classe : « *La poésie, c'est pour les pédés* » Passons sur la lâcheté du geste, sa méchante volonté d'anéantir d'un mot les efforts de plusieurs semaines. Créditions le coupable d'une inavouable inquiétude : dès lors qu'un élève comme lui ose parler publiquement de ces choses intimes qu'on cache au fond, qu'on enfouit bien loin pour ne pas paraître vulnérable, nul n'est à l'abri.

Reste l'humiliation de celui qui avait osé se lever et ne se lèvera plus avant de longues semaines, peut-être de longs mois. Reste aussi le sentiment inévitable d'être assigné à la norme, dans l'impossibilité d'échapper à la conformité imposée. Comme des sables mouvants d'où l'on avait réussi tant bien que mal à s'extraire et qui vous aspirent à nouveau inéluctablement. Reste enfin la désespérance de l'adulte qui voit tous ses efforts réduit à néant en un instant, Mais est-ce si sûr ? L'adolescent peut, en effet, céder à l'arrogance aveugle du groupe sans, pour autant, oublier que quelqu'un, un moment, a fait alliance contre la fatalité, a vu en lui quelqu'un d'autre, un être sans doute plus fragile mais aussi plus authentique, capable de baisser le masque et de s'exposer. Un être attachant quand il y parvient. Méritant l'estime et la reconnaissance des autres. Une estime et une reconnaissance librement consenties et non arrachées par la violence et non l'intimidation.

Il y a ainsi des alliances qui sont scellées, sans faire trop de bruit. Dont on ne voit pas les conséquences immédiates, mais qui peuvent, à notre insu, faire un jour basculer un destin.

Philippe Meirieux

LECTURE

UNE NOUVELLE EDITION

François Richaudeau raconte la genèse de la méthode de lecture rapide qui porte son nom. Il avait créé un laboratoire de recherche des lisibilités typographiques et linguistiques. À cet effet, il mesurait les performances d'un groupe de soixante sujets, lisant des textes aux présentations et aux écritures variées, en enregistrant notamment les vitesses de lecture, les compréhensions et les mémorisations ; une caméra spéciale filmant en même temps les mouvements oculaires des cobayes. Ceux-ci allant de l'agent technique et du cadre d'imprimerie, à des secrétaires, journalistes, ingénieurs, universitaires ... avec en final un lecteur prodige. Or, si en gros, les qualités des performances allaient de pair avec les niveaux culturels, des écarts troublants apparaissaient néanmoins. Ainsi, par exemple, entre deux professeurs d'histoire, agrégés tous deux, du même âge, et dont l'un lisait deux fois plus vite que l'autre avec une mémorisation identique. Pourquoi ces écarts ? Et pourquoi pas : comment les réduire ? Il engagea alors de nouvelles recherches pour comprendre ; puis pour élaborer une pédagogie de « réapprentissage ». Ayant cru trouver des réponses satisfaisantes, il écrivit avec l'aide de deux amis psychologues, la méthode qui porte son nom. De nombreuses rééditions suivirent, avec un abondant courrier d'élèves-lecteurs confirmant l'efficacité de la méthode.

Le temps passa, de nouvelles recherches en linguistique et en psychologie attestèrent la justesse des principes et des exercices de la méthode ; puis d'une ré-édition à l'autre permirent encore de l'améliorer. Mais, durant ces mêmes temps, la matière première de la méthode : le texte à lire évoluait, voire se transformait. En premier lieu l'inflation des informations écrites à la disposition de chaque lecteur obligeait celui-ci à pratiquer des techniques de lectures sélectives de plus en plus élaborées. Et puis, plus récemment, le support de ces informations : le papier, cédait de plus en plus la place à l'écran du micro-ordinateur. Et surtout l'axe de la lecture sur cet écran passait souvent de l'horizontale (feuilletage) à la verticale (déroulage). D'où la nécessité de nombreux remaniements à la méthode originelle accompagnant une nouvelle mise en page plus fonctionnelle. Avec un chapitre original de son créateur : « Du rouleau de papyrus à l'écran sur Internet » qui théorise le sujet. Non plus une ré-édition, mais une nouvelle édition.

Marcel Renaud

ENSEIGNEMENT

UN SAVOIR RÉVOLUTIONNAIRE : LA GRAMMAIRE !

Formule inattendue : la grammaire, ce symbole d'ennui, d'abstraction gratuite, de leçons sans intérêt à apprendre, aurait des vertus révolutionnaires ?

Certes, enseigner les règles " qu'il faut connaître pour parler et écrire une langue conformément aux exigences de la logique et du bon usage ", (selon les bonnes définitions), est un objectif qui suscite de grandes interrogations. Des règles ? Qui viennent d'où ? Un Dieu les aurait-il dictées à un Moïse de chez nous ?

Evidemment non ! La langue française, comme n'importe quelle autre langue, s'est construite petit à petit, au gré d'événements historiques, économiques et politiques vécus par ceux qui l'utilisent, et les règles qui la dirigent sont des règles de fonctionnement, non des règles à appliquer. Internes au système qui la constitue, elles n'ont rien à voir avec des ordres venus d'ailleurs. En fait les choses sont à l'inverse de l'image habituelle : les règles sont un résultat du fonctionnement social de la langue, non leur origine. Leur enseignement ne peut donc être un préalable à la pratique, mais bien se dégager de l'observation de cette pratique. Inverser les choses ne peut conduire qu'à des incohérences, responsables du jugement évoqué plus haut. Le véritable objectif de la grammaire, c'est de permettre à chacun de découvrir comment fonctionne sa langue, afin de donner le maximum de solidité à son pouvoir de communication. L'ouvrier, qui non seulement sait utiliser ses outils, mais qui est aussi capable de théoriser leur fonctionnement, est un homme beaucoup plus efficace et plus libre. C'est la théorisation qui est révolutionnaire, toujours.

Conçue comme un moyen de répondre à deux questions : " comment ça marche ? Et pourquoi ça marche comme ça ?" la grammaire, ou plutôt l'observation réfléchie de la langue, apparaît donc comme un savoir en apparence peu nécessaire (on peut parler et écrire sans la connaître), et pourtant indispensable à l'autonomie de l'individu, donc véritablement subversif ; c'est peut-être pour cela qu'on a mis tant de temps à le dire dans les textes officiels.

Eveline Charmeux
Professeur honoraire IUFM

DESCARTES

CE QUE RÉVÈLENT SES PHRASES

J'avais pour un précédent ouvrage¹ mesuré les longueurs des phrases des œuvres de 26 grands auteurs : *d'Aragon* à *Yourcenar* ; et contrairement à mes attentes, l'auteur le plus long n'était pas *Marcel Proust*, mais *René Descartes*, dont la phrase du « Discours » mesurait en moyenne 74 mots . Si à cette époque - il était coutumier d'écrire des phrases assez longues, rien néanmoins de semblable avec celles de notre philosophe. Ainsi les phrases de son contemporain *Pascal* mesurent 28 mots dans « Les pensées ». Et un peu plus tôt, celles de *Montaigne* n'atteignent que 30 mots, *Rabelais* 28 mots. J'avais dans ce même ouvrage, défini deux types de phrases longues que je nommais *en engrenage* et *en déroulage*. Les premières évoquant, et à l'intérieur des phrases et entre elles, des liens de causalité ; chaque segment linguistique étant analogue à la roue dentée d'un train d'engrenages qui entraîne dans son mouvement celui de la roue voisine... et ainsi de suite. .. Les secondes évoquant une succession d'expressions ou de phrases suivant un processus linéaire lâche, sans lien de dépendance logique. On aura deviné que la majorité des longues phrases du « Discours » sont du type en engrenage. Mais leurs importances exceptionnelles - et en nombres et en longueurs - pourraient nous éclairer sur le mode de pensée du philosophe : chaque phrase longue apparaissant souvent comme une démonstration logique , une sorte d'algèbre linguistique avec un enchaînement d'arguments nous conduisant à la vérité, «... *une de ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles* ... » Descartes certain de découvrir la vérité par la seule force de son argumentation, étant conduit, pour convaincre le lecteur, à s'efforcer d'enchaîner, de combiner le maximum d'arguments en chaque unité de lecture : la phrase. Donc une phrase longue... Et plus le sujet traité était complexe, ou nouveau, ou difficile à traiter, plus il aurait alors été conduit à allonger la phrase. C'est ce que semble confirmer une analyse quantitative des phrases du *Discours*. Ainsi par exemple, le chapitre aux plus longues phrases est celui qui traite de la circulation sanguine ... où l'auteur contredit la thèse d'Harvey ... et se trompe. Et celui aux moins longues phrases est celui qui traite du cogito et de l'existence de Dieu : sujets philosophiques, familiers à l'auteur, qui les développera encore dans son ouvrage suivant : *Les méditations métaphysiques*. Ce n'est qu'un exemple de ce que ce type de recherche peut nous révéler sur cette *Méthode*².

François Richaudeau

¹ Ce que révèlent leurs phrases. Paris, Retz 1988

² Résumé très sommaire d'une partie d'une conférence à l'université Denis Diderot

NATION

QUAND LE DEBAT ENTRE A L'ECOLE ...

Si un mot est dans l'actualité scolaire, c'est le mot débat. Il fait une apparition remarquée dans les instructions officielles de l'école élémentaire.

Evidemment l'enseignant a vite perçu l'intérêt pour ses élèves d'une telle nouveauté dans les programmes, mis à part que l'organisation de débats en classe faisait déjà partie intégrante des pratiques pédagogiques. Les débats sont nombreux à l'école, dans toutes les disciplines et sur tous les sujets, et des enfants se gardent d'ailleurs bien d'en parler le soir chez eux, sauf quand la complicité éducative existe entre la maison et l'école.

Soyons tout de même objectifs, ces instructions sur la pratique régulière de débats ont le mérite d'être bien organisées et de mettre l'accent sur des points théoriques précis du discours argumentatif. Leur lecture est riche pour tous ceux qui souhaitent armer les élèves de capacités d'écoute, puis de réponses construites permettant de gagner les convictions. Et il y a en effet là un enjeu essentiel pour tout élève qui envisage de vivre ensuite en adulte averti. Mais voilà...le monde responsable de ces élèves, enseignants ou parents, syndicalistes ou non, ministres. ...affichent une fâcheuse conception du débat.

Le débat national sur l'école, a mobilisé des milliers d'organiseurs et d'animateurs, tous les Recteurs et Inspecteurs, les Préfets et Sous-préfets. Le bilan est piteux, malgré 15000 réunions publiques organisées, deux demi-journées de classe « libérées » (avec pour conséquence directe une gêne importante des familles!!!), une médiatisation énorme (journaux nationaux et locaux, télévision,, radio), une foule de publications (fort bien faites !). Vive le contribuable !

Les adultes n'y croient plus, au débat, au vrai débat, au débat démocratique, celui qui donne la parole et construit une pensée. Voilà la réalité infligée aux élèves. Une moyenne de 25 personnes partout où on en espérait au moins 100, et 3 parents pour 25 présents dans le meilleur des cas... et quels parents...ceux que l'on connaît, qui viennent à l'école, qui débattent depuis bien longtemps et qui n'ont pas attendu qu'on les y invite. Alors oui, vite, réapprenons le débat, mais que les faiseurs de programme montrent la voie en redonnant confiance au peuple sur les décisions qu'ils prennent après l'avoir consulté...Ne les appelle-t-on pas les « représentants de la Nation ».

Pierre Rossano

GRAPHISME

QUAND LA TYPOGRAPHIE ARRIVA EN ITALIE

A la suite du sac de Mayence (27-28 octobre 1462) et des désordres qui s'ensuivirent, les premiers typographes à s'installer en Italie sont les deux Allemands, Konrad Sweynheim et Arnold Pannartz, au début de 1465, soit trois années avant la mort de Gutenberg. Ils installent une petite imprimerie tout près de Rome, au monastère de Subiaco, à la demande d'un cardinal allemand et l'aide pratique de l'évêque d'Aléria en Corse, son secrétaire.

Ces imprimeurs, comme ceux qui arrivèrent dans les années suivantes d'ailleurs, ont tous été formés à l'école typographique germanique qui utilisait des caractères gothiques. En Italie, ils se trouvèrent confrontés à un singulier problème culturel que personne n'avait prévu. En effet, ces caractères gothiques n'étaient pas du tout prisés des humanistes italiens, qui les considéraient même comme « barbares ». Ces lettrés écrivaient en humanistique les œuvres des auteurs classiques grecs et latins sorties de l'oubli, entre autres textes, pour leur donner une connotation de liberté philosophique n'ayant rien à voir avec les autres écritures connotant, elles, d'autres domaines : textes religieux, commerciaux, notariaux, etc. Pour cette même raison, ces humanistes entendaient bien que les transcriptions typographiques reflètent cette même facture graphique. Or, la typographie humanistique n'existait pas (encore). Cependant, le marché nouveau de l'imprimé s'avérait important et bien des humanistes firent venir en Italie des typographes en quête de travail et leur trouvèrent des bailleurs de fonds.

Konrad Sweynheim et Arnold Pannartz exercèrent d'abord deux années à Subiaco, pendant lesquelles ils publièrent différents gros ouvrages dont des *Epîtres* de Cicéron, et le *De civitate Dei* de saint Augustin. Puis ils transférèrent leur atelier à Rome (1467). Ils y trouvèrent Ulrich Hahn qui avait déjà publié les *Meditationes* du cardinal Torquemada, illustrées de bois gravés. Son nom, Hahn, signifiant *coq* en allemand, l'évêque Campani, pris plaisir à écrire cette tirade ; « Ô toi qui, gardienne du temple de Jupiter, qui par le bruit de les ailes et de tes cris, mis en fuite le coq gaulois, tremble à ton tour, voici venir Ulrich, cet autre coq, qui enseigne à se passer de les plumes. Sa presse imprime en un jour ce que ta plume n'écrirait en un an » Les tout premiers caractères « ronds », s'inspirant de l'écriture humanistique et qui sont aujourd'hui nos caractères de textes, ayant été créés à Rome un peu avant 1470, ont été appelés « romains » pour les différencier des caractères issus des bâtardes de gothiques, alors largement utilisés par les imprimeurs des pays de l'Europe du Nord. Ce nom est resté. Vous êtes en train de lire des romains.

Yves Perrousseau

GRAPHISME

Wann 8 barmherzig mensch zů emem siechen mensche
 kumpt /oder em siecher mensch zů jm /das ist em armer
 Sicht denn der barmherzig mensch das 8 arm des al=
 müßens mit würdig ist /so kret er sich von jm mit seinem

Fig. 1. La gothique Schwabacher est l'une des écritures gothiques qui ont été traduites en typographie dans le courant du XVe siècle.

aut certe non repugnare. Sibillas plurimi et maximi auctores tr-
 grecoꝝ: Aristoricus: et Appollodorus: Erithreus: nostroy Var-
 nestella. Hi omnes ꝑcipuam et nobilem ꝑter ceteras. Erithream I
 memorāt. Appollodorus qđē ut de ciui ac populari sua gloria. I
 uero etiā legatos Erithreos a senatu eē missos refert. ut huius Sib-
 mima Romā deportarent. et ea consules Curio et Octavianus i c

Fig. 2. Le premier caractère romain taillé par Konrad Schweyheim et Arnold Pannartz, à Subiaco, en 1465. Il y a déjà de gros progrès, mais ce caractère est encore bien porteur des caractéristiques des gothiques: verticalité, dessin anguleux, cadence des noirs et des blancs.

ipsum eorum regem in omnibus corporeis elementis: N
 sit corpus est omne fugiendum: fugiant diu eoꝝ de globi
 Iuppiter de celo & terra: aut si non possunt miseri iudicen
 isti uolunt: qui neque a corporibus separationē audent da
 mortales colere uideantur: nec beatitudinis priuationem
 fateantur. Non ergo ad beatitudinem cōsequendam omia

Fig. 3. En 1469, le dessin des lettres a bien progressé et transcrit assez bien l'écriture manuscrite humanistique utilisée par les lettrés italiens de l'époque. Un peu plus tard, à Venise, Nicolas Jenson fera encore mieux, mais ce sera l'objet de notre prochain article.

GRAPHISME

MICRO ou MACRO-TYPOGRAPHIES

«Rencontres typographiques » : C'est le titre du dernier et bel ouvrage de Roger Châtelain, typographe, enseignant et ardent chantre de la typographie suisse romande. Un gros livre, dont chaque chapitre très documenté est consacré à un créateur ou à un mouvement typographique. Cela va de Max Bill, Cassandre, Adrian Frutiger, Stanley Morison, Paul Renner, Francis Thibaudeau, Tsthichold, Maximilien Vox ... à l'Atelier national de typographie ...et j'en ai passé beaucoup. Et l'on est ébloui par le nombre et la qualité des illustrations, assez souvent peu connues. Un ouvrage imposant que l'on commence par feuilleter pour dérouler toutes ces belles pages ... mais sans toujours savoir à quoi elles correspondent, car un titre courant - précieux pour ce genre de livre - est absent. Qu'à cela ne tienne, tournons quelques pages pour trouver le titre du chapitre. Pas si facile à trouver : il n'est pas composé dans un corps important qui « pourrait sauter à l'œil » ... et de plus, il est composé à la verticale, obligeant son lecteur à lire de bas en haut ... ou à tourner le lourd volume d'un quart de tour. Améliorons notre exploration en nous guidant grâce au sommaire. Cette fois-ci, il nous faut obligatoirement avoir fait pivoter le livre de 90 degrés, et de plus « ouvrir l'œil » car il est composé en couleur pale, et chaque ligne à la verticale de bas en haut. Ayant néanmoins trouvé le numéro de la page recherchée, il est inutile que je retourne l'ouvrage dans le sens normal, car les folios sont eux aussi composés à la verticale ... quitte une fois lus à retourner le livre. Un conseil : si vous êtes sensible au torticolis ou provisoirement équipé d'une minerve, couplez l'achat du livre avec celui d'un plateau pivotant. Trêve de plaisanterie ; quand on pense que l'un des concepts-clé des créateurs du Bauhaus était « fonctionnalité » on en déduit que des graphistes qui prétendent en être les disciples les ont bien mal lu ! Et qu'ils ignorent les distinctions entre les notions de *micro* et *macro typographies*. La première : obsession de certains typographes se concentrant uniquement sur des subtilités de composition (dessins des lettres, valeurs de blancs ...) que d'ailleurs leur lecteur ne perçoit pas toujours. La seconde, ignorée de (ou méprisée par) ces « puristes » : à base d'humilité, au service privilégié de ce lecteur, disposant prioritairement sur les pages les signes typographiques afin que celui-ci prenne connaissance aisément du message, dont ces signes ne devraient-être que des chaînons intermédiaires.

François Richaudeau

DROIT DE RÉPONSE

ESPÈCE EN VOIE DE DISPARITION

Le célèbre volatile hebdomadaire est-il entré dans la voie du déclin ? Qu'est-il arrivé au Canard Enchaîné ?

Lors de la rentrée 2003, surgissait sur les rayons le nⁱème coup éditorial destiné à faire du fric facile au détriment du système éducatif. Dans son *Journal d'une institutrice clandestine* une débutante, Mme Boutonnet, décrivait les formateurs de l'IUFM dont elle sortait, comme un rassemblement de jobards et d'illuminés. Ce bouquin vite écrit ne contient aucune des critiques que l'on peut formuler à l'égard des IUFM. C'est au contraire ce que la formation des enseignants a de mieux réussi, qui a souvent été le cauchemar de Mme Boutonnet. Dans le CP où elle a débuté, son cauchemar a continué. Figurez-vous que pour mettre en œuvre son génie pédagogique, l'auteure a été contrainte de cacher son travail à ses collègues, à son directeur et à son inspecteur. La malheureuse affirme qu'elle devait camoufler les livres de lecture sous de fausses couvertures !

D'où le titre du factum. Mme Boutonnet nous fait l'éloge de sa méthode clandestine de lecture, incroyablement archaïque et bêtifiante, expliquant froidement que si le jour de la visite de l'inspecteur les élèves ne semblaient pas très éveillés, c'est que l'inspecteur trop curieux avait créé la perturbation !

Et voilà que le 5 novembre 2003 le journal qu'on attendait le moins dans la promotion de ce mauvais coup médiatique, *le Canard Enchaîné*, lui autrefois si lucide et mordant, publie un compte-rendu du bouquin avec des éloges dithyrambiques d'une naïveté et d'un aveuglement à tomber à la renverse. Le journaliste, Frédéric - Pages, conclut hardiment: «Voilà un document bienvenu, à contre-courant», ignorant visiblement que le courant officiel de M. Luc Ferry pousse fort dans le sens d'un retour aux «bonnes vieilles méthodes», et qu'un livre de ce genre ne peut que réjouir ceux qui poussent avec le ministre.

L'auteur de ces lignes réclame depuis novembre au Canard une mise au point.

Christian Guillaume

BIBLIOTHÈQUES PÉDAGOGIQUES DE L'ARMOIRE AU MULTIMÉDIA

L'ancêtre de la bibliothèque pédagogique est l'armoire bibliothèque des écoles de garçons dont la création remonte à 1862. Suivront les bibliothèques scolaires, qui représentent, la première forme multimédia de la lecture publique, au moment où les bibliothèques municipales restent des bibliothèques savantes, constituées à partir des anciens fonds du clergé. La bibliothèque publique est fille de l'école, et l'armoire bibliothèque au fond de la classe, constituera longtemps le seul distributeur de livres, pour les élèves et la population. Les bibliothèques pédagogiques sont issues de cette histoire de la lecture scolaire.

La bibliothèque pédagogique de Sisteron a été créée en 1971, à la suite du transfert de la bibliothèque de la circonscription de Barcelonnette. Le document le plus ancien est le registre de prêts de 1904 où la bibliothèque pédagogique effectuait des prêts à la population et au personnel enseignant de l'arrondissement. La bibliothèque était « populaire et scolaire » et paraît avoir perdu progressivement ce double caractère pour ne conserver que le second.

Ce rôle s'est traduit par l'accompagnement des principales innovations qui ont marqué l'école au cours des dernières décennies ; la mise en place du tiers temps pédagogique dans les années 70, l'introduction de l'informatique dans les années 80, la valorisation des arts, enseignement des langues vivantes, à partir des années 90, puis le multimédia et la littérature jeunesse. C'est à la bibliothèque pédagogique que enseignants se procurent matériel, outils, ouvrages de réflexion et manuels dont ils ont besoin.

Au cours du temps, cet outil était menacé par la poussière, les mauvaises conditions de conservation et l'oubli. La bibliothèque était en péril, les ouvrages se détérioraient, l'intérêt s'éteignait, les bonnes volontés faiblissaient. Lorsque l'idée a été émise de donner le nom de François Richaudeau à la bibliothèque, cela s'est imposé à tous naturellement, d'une part parce le nom de l'auteur des fichiers « Je deviens un vrai lecteur » édité par Retz était très connu et d'autre part, parce que la proximité permettait de tisser des réseaux entre Lurs, la typographie, le livre et la bibliothèque qui se veut à la pointe de l'innovation pédagogique.

Jean Marie KroczeK

Président de la Bibliothèque pédagogique François Richaudeau

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES de FRANÇOIS RICHAUDEAU

La lettre et l'esprit (Planète 1965, épuisé)

Méthode de lecture rapide

en collaboration de Michel et Françoise Gauquelin (Éditions Retz 1966 /2004) **La lisibilité** (Éditions Retz 1969/1976, épuisé)

Le langage efficace

(Éditions Retz 1973, épuisé - Marabout 1978)

Encyclopédie : La chose imprimée

sous la direction de John Dreyfus et François Richaudeau, (Editions Retz, 1977/ 1985, épuisé)

Je deviens un vrai lecteur

en collaboration avec Georges Raymond. (Editions Retz, 1978, épuisé)

Conception et production de manuels scolaires

(UNESCO 1979, 1981, 1987)

Linguistique pragmatique

Lecture et écriture (Éditions Retz, 1981, épuisé)

Recherches actuelles sur la lisibilité

sous la direction de François Richaudeau (Éditions Retz ,1984, épuisé)

Ce que je pense (Éditions Retz 1987, épuisé)

Ce que révèlent leurs phrases (Éditions Retz, 1988)

Introduction à une étude quantitative du langage écrit et de ses lisibilités.

(Thèse de Doctorat d'État de l'Université- Hors commerce -1988)

Manuel de typographie et de mise en page

(Éditions Retz, 1989)

Sur la lecture

(Bibliothèque Richaudeau - Albin Michel, 1992)

Écrire avec efficacité

(Bibliothèque Richaudeau- Albin Michel, 1993)

Encyclopédie : Les sciences de l'écrit

co-direction avec Robert Estivals. (Éditions Retz, 1993)

Des neurones, des mots et des pixels

(Reillanne- Atelier Perrousseau, 1999)

Concevoir ,réaliser, et lire des schémas visuels (chez l'Auteur - Lurs - 2002)

La plupart de ces ouvrages figurent à la Bibliothèque Pédagogique François Richaudeau, de Sisteron

ENSEIGNEMENT

DOUBLE LANGAGE

Le premier bilinguisme qui vaille, c'est de connaître et de maîtriser, d'une part, la langue parlée et, d'autre part, la langue écrite. Car il s'agit bien de deux langues distinctes. Chacune ne sollicite pas les mêmes terminaisons nerveuses : l'une utilise l'oreille et la bouche, l'autre, les yeux et la main - ni les mêmes zones du cerveau et donc ni les mêmes sens. L'une peut exister et fonctionner sans l'autre ou indépendamment de l'autre. Ainsi, au Moyen Âge, parler, c'était s'expliquer en français ; écrire, c'était s'expliquer en latin. De nos jours, la distinction est tout aussi valide, même si l'on désigne par le même vocable, « langue française », deux langues tout aussi spécifiques et autonomes qu'elles l'étaient au Moyen Âge. L'allemand, l'albanais, l'argot ou le verlan ... ne sont plus que des « versions » de ces deux langues principales, « matrices » : la langue orale, d'une part, et la langue écrite, d'autre part.

Que fait-on pour entraîner à vraiment lire (des seuls yeux, donc sans l'oreille et sans la bouche) ? Partout, c'est plutôt le double langage : on convient que « lire, c'est comprendre », mais, en pratique, cela se décline en « lire, c'est pour comprendre ». Lire ou apprendre à lire deviennent alors le plus souvent, sonoriser de l'écrit ou apprendre à sonoriser de l'écrit. Institutions, enseignants, parents, associations ... se comportent, sans doute de bonne foi, en agents doubles, en spécialistes du double « je ».

Or la « raison graphique » n'a pas à être l'apanage de quelques privilégiés. Attention donc : Qu'un « sens » n'en cache pas un autre !

Allons-y à double « sens » - et non à « sens » unique !

Ne doublons plus l'écrit par l'oral. Ne faisons pas de film mal doublé !

Jetons les faux jetons. Ne nous faisons plus doubler. Doublons les agents doubles !

Faisons coup double. Pour réussir un beau doublé, voire un beau doublé de doublé :

Que cesse le double langage !

Que vive le double langage !

Jean-Pierre Lepri

DÉTENTE

QUELLE QUESTION !

*Ils avaient demandé leur avis aux parents,
Aux amis, aux voisins, aux anciens du village.
Au curé au bedeau, au patron du garage,
Au coiffeur, au boucher et même aux enseignants,*

*Au maire et aux adjoints, au maréchal ferrant,
À tous ceux du canton qu'on pensait un peu sages,
Aux jeunes comme à ceux que l'on dit d'un grand âge,
Et que l'on voit plier sous le fort poids des ans.*

*Les uns disaient .jamais, d'autres criaient : parfois.
Une pensait : toujours, et une autre autrefois.
Quel crédit accorder à toutes ces paroles,*

*A ces avis divers, affirmés, opposés ?
Mais il est certain que de ces gens avisés
Aucun n'a su leur dire à quoi ça sert l'école.*

Gérard Castellani

Vous pouvez nous joindre

Par la poste : François Richaudeau

Place du Château 04 700 Lurs

Au téléphone : 04 92 79 95 22

Par le FAX : 04 92 79 10 29

En e-mail : riclur@wanadoo.fr

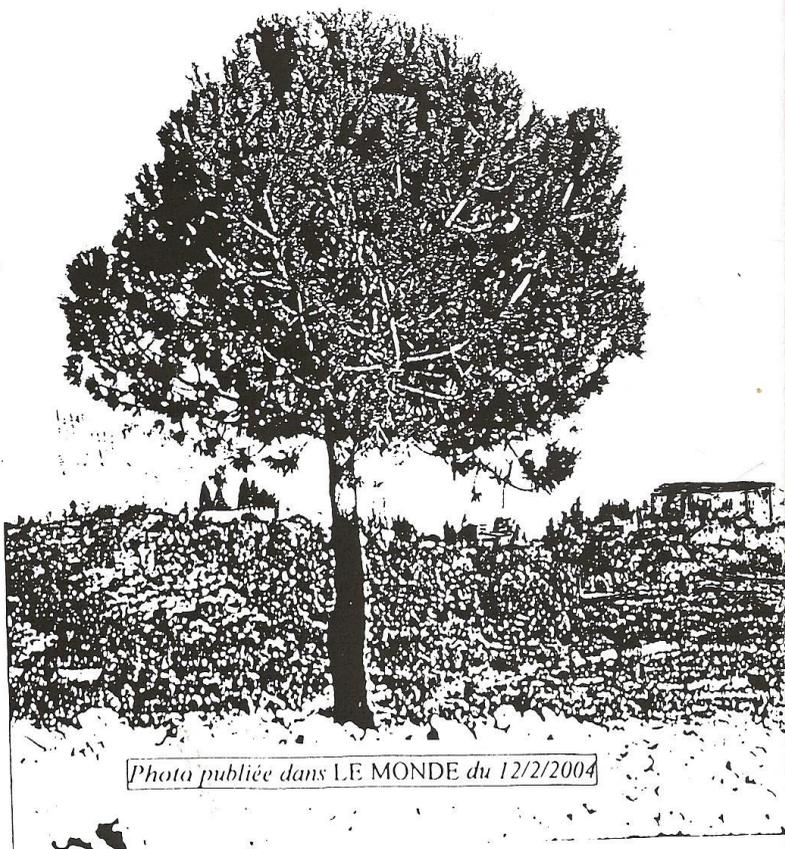


Photo publiée dans LE MONDE du 12/2/2004